

NOTES DE LECTURE

Esprit, Les Cahiers de l'Orient. « Paysages après la bataille. Contre la guerre des cultures ». Paris, juin 1991, 354 p.

L'amnésie carabinée serait-elle devenue le mal irrémédiable de cette fin de siècle ? Un an et quelques jours après l'éclatement de la crise, suivi du jeu de massacre dans le Golfe, l'événement qui, pensait-on, était le plus considérable depuis la Deuxième Guerre mondiale, a repris dans les esprits la dimension de l'escapade américaine à la Grenade ou au Panama. On arguera que le cataclysme que représente le démantèlement de l'URSS ou sa « réformation » — les modes ou les passions idéologiques sont souvent l'occasion d'erreurs de parallaxe qui font oublier qu'il n'y a jamais de situations définitives dans l'histoire — a réduit la crise du Golfe à la taille de Lilliput. Dimension historique exceptée, les deux événements se situent dans une même perspective, et le Moyen-Orient actuellement marginalisé risque bien de redevenir, si l'on n'y prend garde, une formidable poudrière, non du fait des ambitions, des rancœurs et des égoïsmes de ses propres sociétés, États ou nations, mais du réveil, aujourd'hui irrésistible, de nationalismes ex-soviétiques sans frein, mûs par le terrible jeu des rapports de force et des ambitions hégémoniques dont personne ne saurait déterminer avec sûreté, en l'état actuel du changement, les limites effectives.

La reconversion des enfants de Staline dans le commerce des passions nationalistes ne peut être confondue avec la démocratie. Celle-ci ne saurait être réduite à des mécanismes institutionnels ou à des techniques politiques formalistes. Peut-être seule véritable utopie, peut-être réellement inaccessible, le chemin qui y mène est, en tout cas, celui d'un long apprentissage, lequel est lui-même, d'abord, connaissance de soi et reconnaissance de « l'autre ». Nous en sommes aujourd'hui

bien loin. Et l'euphorie du changement paisible d'une planète saisie bêtement par les effets de la « perestroïka » a cédé le pas aux chants de victoire sans gloire auxquels font écho les soupirs des frustrations réelles ou factices. Et du « Sud » vite oublié, au retour des « vents d'Est », jamais l'on n'aura vu autant de désorientation politique mais aussi culturelle.

Pour rappeler qu'en dépit de l'actualité, la crise du Moyen-Orient est encore loin de se situer hors de l'histoire, et « *pour mieux comprendre cette conjoncture, cette conjonction d'un optimisme déçu et d'un pessimisme croissant* », deux revues, *Esprit* et *Les Cahiers de l'Orient* se sont « *associées exceptionnellement* ».

« *Le numéro est le résultat d'une confrontation [...] la polémique y est plutôt la règle, les désaccords sont fréquents.* » Mais les responsabilités proclamées sont communes : « *du côté des Cahiers, le refus de la démagogie culturaliste [l'intention est louable pour une publication qui a déjà cédé à cette tentation...] la critique des régimes autoritaires, le refus du repli des élites* ». Du côté d'*Esprit* « *le sentiment que l'avenir de la démocratie demeure fragile, qu'il n'est pas assuré sans une implication responsable des individus et des nations jouissant de la liberté. Et qu'elle ne survivra que si les États démocratiques, et plus encore ceux qui surchauffent le marché mondial, prennent leur responsabilité politique à l'échelle internationale* » (ce qui est toujours loin d'être le cas).

Le dialogue à « deux voix » se transforme en une profusion d'articles ou d'études qui ont les qualités, mais aussi les défauts, d'un recueil rendu foisonnant par la proximité (surtout psychologique) de l'événement et l'abondance de ses approches. Sans compter l'inégale densité des études proposées et l'influence de la maturité de chacune des deux publications sur ces épousailles provisoires.

Trois grands ensembles structurent le recueil. Le premier se préoccupe de savoir si « *le paysage après la bataille débouche sur la " guerre des cultures "* ». Celle-ci est récusée avec force par Olivier Mongin qui voit dans le débat sur la question « *un symptôme, celui de l'incapacité commune à prendre la mesure des dégâts provoqués par l'échec de la modernisation* ».

La deuxième partie s'interroge d'abord sur la « *politique arabe de la France* ». Celle-ci est-elle un mythe, dont la guerre du Golfe a précipité la fin, comme le pense Thierry Fabre ? Pour ce dernier, « *le choix fait lors de la guerre du Golfe, marque indéniablement une rupture, une désillusion* », mais « *la partie n'est sûrement pas terminée* », puisque « *la France, l'Europe et les pays arabes ont un destin lié, et qu'il reste maintenant à inventer la configuration de leur commune appartenance* ». N'y allant pas de main morte, Olivier Roy croit, lui, que la politique arabe de la France « *s'est toujours nourrie de l'illusion néfaste de l'unité arabe* ».

Le constat est dur et la conjoncture l'explique, certes. Mais a-t-on conscience des conséquences encore plus néfastes de l'effondrement de l'utopie unitaire au sud de la Méditerranée alors qu'un mouvement inverse caractérise l'Europe ? Et la grandeur d'une politique ne se mesure-t-elle pas, en fait, en sa capacité à faire culminer l'utopie et le réalisme sans les confondre ?

Le débat engagé éclaire la question mais n'apporte pas de réponses structurées. Nonobstant cette incapacité à « *promouvoir une action politique cohérente et responsable* », Rémy Leveau estime pour sa part, que la France, qui laisse paradoxalement une large place aux États-Unis dans ce domaine, doit exercer un rôle indispensable sur le plan des échanges culturels.

Un ensemble d'articles s'interroge ensuite sur le « *nouvel ordre mondial* » postérieur à la guerre. Un autre étudie les « *nouvelles cartes* » du Maghreb et du Machrek. Benjamin Stora pense que, contrairement aux apparences, « *il n'y a pas divorce entre la France et l'autre rive de la Méditerranée* ». Le ludisme culturaliste (version « *psyché* ») ne perd tout de même pas ses droits avec Percy Kemp qui va chercher dans les tempéraments d'un Saddam Hussein « *battant* » et d'un Hafez al-Assad « *joueur* » l'explication de « *ce qui sous-tend leurs actions* ». Michel Marian croit pour sa part que les convulsions du Moyen-Orient « *ne seront pas néfastes nécessairement aux chrétiens d'Orient* », tandis que Yann Richard estime que l'Iran, diabolisé hier, apparaît désormais comme le partenaire indispensable pour les responsables occidentaux. Olivier Roy considère, pour sa part, que la guerre du Golfe a accéléré le moment du choix politique pour les républiques soviétiques d'Asie centrale.

La dernière partie du recueil concerne « *le sacré et le droit* », avec trois points d'orgue : l'Islam, nous dit-on n'est pas condamné par avance à la seule dérive intégriste (Mohamed Ferjani) ; il faudrait chercher les traits pertinents qui expliquent une spécificité de l'Islam par rapport à la modernité (J.L. Schlegel) ; l'émergence des droits de l'individu dans le monde arabe n'est pas une affaire désespérée (J. Maïla).

L'ensemble de cette somme réflexive où se côtoient aussi bien analyse structurée, impressions générales et même divagations fantasmatiques reste cependant un intéressant document sur le brassage d'idées qu'a pu susciter la crise et la guerre du Golfe. Et, en tout cas un indicateur des nombreuses « *charges intellectuelles* » dont ce conflit a été investi. Même si un lecteur non averti risque d'y « *perdre son Orient* ». Il serait judicieux, d'ailleurs, de confronter les réflexions à chaud aux évolutions ultérieures. Constatons enfin un dernier fait : si deux voix se font entendre, venant d'Israël, certes en nuances et sans sectarisme outrancier, l'absence des Palestiniens, pourtant les grands perdants de cette crise, est trop flagrante pour ne pas être relevée, en dépit d'une notice justificative perdue au bas d'une page. Dommage. Le conflit israélo-arabe et la question palestinienne ont repris désormais la place centrale qu'ils occupent dans la donne moyen-orientale.

Il n'en demeure pas moins que ce recueil reste un document. Même si certaines conclusions peuvent s'avérer aussi fugaces qu'un mirage.